

# Les aventures d'un ancien lycéen de Chasseloup-Laubat

Christian Passagne

## Novembre 1954 - La vie parisienne d'un étudiant

**J**e poursuis mes études de droit à la Faculté de Droit de Paris, rue Saint-Jacques, et je loge à la Cité Internationale Universitaire de Paris, au Pavillon du Cambodge situé au 27 boulevard Jourdan, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement parisien. Je prends presque tous mes repas au restaurant universitaire Concordia qui se trouve à côté du Panthéon. Au pavillon cambodgien j'ai fait la connaissance d'une jolie petite Cambodgienne de dix-huit ans, Darany, étudiante en lettres à la Sorbonne, avec laquelle nous évoquions souvent avec beaucoup d'émotion des souvenirs de nos pays respectifs.

Elle me parle souvent de Siemréap, sa ville natale, où vivent ses parents et ses cinq frères et sœurs. Je lui dis que je connais bien le Cambodge, Phnom Penh, Siemréap, et toutes les splendides ruines d'Angkor: Angkor Wat, Kampong Thom, Kampong Cham etc. Je lui parle aussi de Saigon, la Perle de l'Extrême-Orient où je suis né, où j'ai vécu dix-sept ans, de mon lycée Chasseloup-Laubat où je fis toutes mes études secondaires, et je lui raconte mes vacances à la campagne dans le delta du Mékong. Elle m'écoute bien sagement, le cœur rempli d'émotion, les yeux embués de larmes, car les histoires que je lui raconte et les paysages que je lui dépeins sont en tous points pareils à ceux qu'elle a connus dans son enfance. Par exemple, en 1940, pendant les vacances, les parents de mon meilleur

ami et camarade de classe Duc m'invitait à venir passer une semaine dans leur propriété de Bêh-Tre, où ils possédaient une grande maison de campagne entourée de plusieurs hectares de rizières, des troupeaux d'une vingtaine de buffles et de plusieurs centaines de canards.

Le matin, dès notre réveil à 6 heures, juché sur un buffle dont je tapotais de temps à autre la croupe avec une badine pour le faire avancer plus vite, je faisais sortir le troupeau de ces bovidés aussi nonchalants les uns que les autres, pendant que mon copain Duc avait des difficultés à diriger dans la même direction des bandes de canards pressés de rejoindre les rizières, leur inépuisable garde-manger. Cela explique la raison pour laquelle j'ai épinglé sur le mur de ma chambre universitaire une carte postale représentant ce paysage typiquement vietnamien: dans des rizières entourées de touffes de bambous, quelques paillotes sur pilotis, une barque de pêcheur, un petit garçon juché sur un buffle précédant une bande de joyeux canards conduits par leur

petit maître.

Le soir, nous allions nous promener au Quartier latin, très fréquenté par les étudiants et les touristes étrangers, sur les boulevards Saint-Michel ou Saint-Germain. Nous allions au cinéma quand il nous restait un peu d'argent de poche, ou nous prenions un rafraîchissement à la terrasse d'un café. Mes camarades de fac, Adjeme, un Camerounais, et N'Guini, de la Côte d'Ivoire, venaient souvent nous rejoindre. C'est avec mes deux copains africains que j'allais danser en boîte de nuit et faire des bringues inoubliables. Notre savoir-faire en matière de danses latines, chaudes, endiablées et exotiques, nous valait un certain succès auprès des cavalières qui parfois venaient nous relancer sous le regard bienveillant mais un peu jaloux des maris. Cela se terminait souvent par des coupes de champagne qui nous étaient offertes, en remerciement pour le plaisir que nous avions procuré à ces dames. C'était le bon vieux temps des études en fac! On travaillait sérieusement, on s'amusait aussi, follement, mais sans alcool, sans drogue...

## **Service national et guerre d'Algérie**

Un matin de la deuxième quinzaine de novembre 1954, une lettre recommandée en provenance du ministère des Armées vient bousculer ma vie paisible d'étudiant et donner une nouvelle orientation à mon avenir. Ma demande de sursis d'incorporation en raison de mes études est refusée et je dois rejoindre dans les 48 heures la caserne de Maisons-Laffitte, en Seine-et-Oise.

Je me retrouve donc un beau matin dans cette immense caserne, parmi 400 appelés du contingent 54/2/C qui viennent de toutes les régions de France. Un sous-officier arrogant vérifie nos papiers d'identité, prend quelques renseignements succincts sur notre cursus scolaire et procède à une rapide sélection et à un classement sommaire des recrues. Je me trouve parmi une soixantaine d'appelés titulaires du bac ou d'un titre universitaire, qui constituent trois sections d'E.O.R. (Elèves officiers de réserve). On nous fait remplir une fiche individuelle cartonnée sur laquelle on doit

obligatoirement fournir une quantité de détails et de renseignements, qui me paraissent à prime abord fort intéressants et opportuns, mais qui s'avéreront en contradiction et parfaitement inutiles pour la suite des événements. Navrante et stupide aberration des méthodes de recrutement d'autrefois!

Sur ma fiche, je suis ravi de faire des vœux pour une affectation dans l'armée de l'air, de préciser mon volontariat pour un départ pour l'Indochine, d'indiquer que, compte tenu de mes connaissances des langues anglaise et vietnamienne, je suis intéressé par un emploi d'interprète et qu'éventuellement j'envisagerai de faire une carrière dans l'Armée de l'Air. Résultat aussi décevant qu'inimaginable: je fus affecté, comme la plupart de mes camarades de section E.O.R. dans un régiment de l'Infanterie coloniale qui devait rejoindre sans plus tarder l'Algérie, scène de violents combats.

Dans la nuit du 24 novembre 1954, trois cent cinquante jeunes recrues rejoignirent l'aéroport du Bourget pour embarquer dans des avions de l'armée de l'air à destination d'Alger. Et c'est ainsi que commença mon aventure algérienne, qui prit fin 31 mois plus tard.

A l'aéroport d'Alger, nous avons foulé le sol nord-africain vers 3 heures du matin le 25 novembre 1954, nous avons embarqué dans des camions GMC à destination d'Ameur-El-Aïn. De nombreux noms géographiques du département d'Alger sont encore

gravés dans ma mémoire, témoins de souvenirs tristes, affreux, sordides, parfois aussi inhumains qu'incompréhensibles: Bourkika, El Affroun, Blida, le Ravin de la Femme sauvage, Boufarik, El-Harrach, Tizi Ouzou, Blida, Sétif etc. Comme beaucoup de mes camarades appelés qui ont combattu en Algérie, j'ai décidé, non pas d'oublier, mais de me taire sur cette période de ma vie, qui s'écoula de novembre 1954 à fin mai 1957.

Cependant, parmi de très nombreux événements qui ont marqué d'une manière indélébile mon parcours militaire en Algérie, un incident me revient souvent en mémoire, et me donne des frissons et la chair de poule quand j'évoque son souvenir.



Cela s'est passé en décembre 1955. Notre section, commandée par le sergent-chef P. (un ancien baroudeur qui avait fait l'Indochine), se reposait sous la tente, dans un camp situé dans un djebel à une quarantaine de kilomètres de Blida, dans un coin réputé pour être infesté de rebelles. Vers 23 heures, l'adjudant de compagnie, accompagné du sergent-chef P., sont venus nous donner l'ordre de nous préparer pour une mission importante qui pourrait durer de 24 à 48 heures. Quinze minutes plus tard, deux compagnies de notre régiment partaient en opération, acheminées par jeeps, camions GMC, half-tracks. Notre mission était de

prêter main forte à une compagnie de la Légion Etrangère tombée et bloquée dans une embuscade fellagha. Nos véhicules ont dû grimper un morne d'environ 400 mètres de haut et nous déposer sur un plateau où la seule végétation était constituée de genêts d'un mètre à deux mètres de haut. Nous devions creuser une tranchée pour trois, de 50 cm de profondeur, à l'aide des pelles américaines, et nous couvrir avec nos toiles de tentes individuelles. Les genêts nous servirent de matelas et nous étions trois copains, dont mon grand ami Michel J., à nous serrer l'un contre l'autre et à nous réchauffer. Nous avions froid et malgré notre veste matelassée couleur kaki, nous tremblions de froid et de peur. Mes deux copains décidèrent de fumer en cachant le foyer de leur cigarette dans le creux de leur main. Mais en pleine nuit noire, le moindre petit point lumineux se voit à des centaines de mètres. Les fellaghas nous avaient déjà repérés et nous mitraillaient.

Quand le sergent-chef P. s'aperçut que nous fumions, il nous ordonna d'éteindre nos cigarettes et me demanda de le rejoindre dans sa tranchée située en avant-poste à une cinquantaine de mètres; je me suis mis à ramper, mon pistolet-mitrailleur sur mes avant-bras, et j'ai certainement battu tous les records de vitesse de 50 mètres en rampant sous les balles qui étaient tirées de tous côtés.

Quand j'arrivai dans la tranchée du sous-officier, celui-ci m'indiqua la situation du capitaine que je devais rejoindre le plus

rapidement possible pour lui faire un compte-rendu. Je repartis presque aussitôt, en rampant en direction de la tranchée du capitaine, mais chaque fois que je marquais un temps d'arrêt pour reprendre mon souffle ou éponger les égratignures sanguinolentes de mes avant-bras, j'avais l'impression que le tir ennemi s'intensifiait et que ma progression était repérée. Alors que je me trouvais à une dizaine de mètres de la tranchée de mon capitaine, une fusée éclairante vint illuminer le ciel et j'ai eu la conviction que je ne pouvais plus aller plus loin. A ce moment, des rafales d'armes automatiques ont redoublé d'intensité, accompagnées de jets de grenades. Les tirs ont duré pendant des heures qui me paraissaient interminables, et j'ai attendu dans la tranchée du capitaine et de l'adjudant la fin des opérations et le lever du jour. Tout était calme, un silence de mort avait remplacé le bruit étourdissant des rafales de mitrailleuses, des balles et des grenades. Une petite brise matinale soufflait, parfumée d'une odeur acre de poudre.

Vers 7 heures, quand le médecin et ses trois infirmiers firent le tour des tranchées pour donner des soins, ils virent mes deux copains, dont mon grand ami Michel, morts éventrés par une grenade meurtrière qui était tombée juste dans notre tranchée, celle où je me trouvais deux heures plus tôt. Triste destin auquel j'avais échappé grâce aux ordres que j'avais reçus de mon sergent-chef, responsable de ma section.

C'est un souvenir douloureux qui restera gravé dans ma mémoire. J'ai participé à plusieurs autres opérations et au début du mois de juin 1957, après 31 mois de service militaire en Afrique du Nord, j'embarquai sur le navire *Ville d'Alger* pour être libéré au camp de Sainte-Marthe à Marseille. Ce fut mon aventure algérienne.

## **Mission en Guyane**

A l'issue de mon service militaire, j'entre par concours dans l'Administration des Postes et Télécommunications et je suis affecté au Centre des Chèques Postaux à Paris, rue des Favorites. Le chef de Centre me confie la responsabilité du service des

virements et retraits télégraphiques. Je fais immédiatement des fiches de vœux de mutation pour l'Outremer et la chance ne tarde pas à se manifester car, en mars 1961, je reçois des propositions du Ministère des P.T.T. pour une affectation à la Direction des PTT en Guyane Française, poste que j'accepte bien entendu.

Mai 1961, j'embarque à Cannes (Alpes-Maritimes) sur un paquebot italien l'*Ascania* à destination de la Guadeloupe, avec des escales très intéressantes à Vigo, à Madère et Santa Cruz de Ténérife. A Pointe-à-Pitre, en Guadeloupe, je prends un avion D.C. 3 qui mettra 10 heures pour atteindre la Guyane Française après de courtes escales à La Barbade, Trinidad, Port of Spain, Georgetown et Paramaribo. Nous atterrissons à Cayenne à 18 heures, par un magnifique coucher de soleil.

Mon nouveau patron, Robert L., chef de Service départemental des P.T.T. de la Guyane, vient m'accueillir à l'aéroport de Cayenne-Rochambeau qui se trouve à 17 km du centre ville. Chemin faisant, il me parle de la Guyane, me pose des questions sur mes goûts et mes loisirs et, s'agissant de mes nouvelles fonctions, me met tout de suite dans le bain. Il souhaite avoir un collaborateur qui ne reste pas confiné dans son bureau, qui n'a pas peur de rencontrer des serpents, des scorpions, des araignées mygales... mais qui au contraire visite et étudie la Guyane profonde pour y implanter

des points de contact-poste, pour vérifier les bureaux existants et créer des établissements postaux là où les besoins se font sentir. Et c'est ainsi, pour résumer mon histoire postale guyanaise, que j'ai fait dix ans dans ce beau département, qui est resté cher à mon cœur.



La Guyane, vieille colonie française depuis la moitié du 16ème siècle, département français d'outre-mer depuis le 19 mars 1946, autrefois fief du bagne à Kourou et à Saint-Laurent du Maroni, aujourd'hui Terre de l'Espace avec le lancement des engins spatiaux à Kourou. 90 000 km<sup>2</sup> de superficie, dont les 9/10ème en forêt vierge primaire, sur le continent sud-américain, une population d'environ 160 000 habitants composée d'Amérindiens (Galibis, Arawaks, Palikours, Emerillons, Wayampis, Wayanas), de descendants d'esclaves africains (Noirs marron, Boshis, Bonis, Saramakas, Paramakas), des Chinois arrivés à la fin du 19ème siècle de Taïwan, de Hongkong et de Malaisie, pour la plupart propriétaires de magasins d'alimentation, de Syriens et de Libanais, commerçants en tissus et vêtements, de métropolitains, de Brésiliens qui viennent chercher des pépites d'or, de Haïtiens, et de Hmongs, réfugiés laotiens arrivés en 1977.

L'installation du bagne en Guyane en 1852 a contribué à lui donner une mauvaise réputation d'enfer vert. Entre 1852 et 1953, plus de 60 000 forçats ont débarqué à Saint-Laurent du Maroni, dans le camp de la Transportation, pour être dirigés ensuite vers Cayenne, Kourou, Saint-Jean du Maroni

ou les Iles du Salut, où étaient répartis les pensionnaires: l'île Royale, où se trouvaient les ateliers et la guillotine, l'île Saint-Joseph où moisissaient en cage de réclusion les forçats les plus coriaces, et l'île du Diable où se trouvaient les détenus "politiques". Le célèbre Capitaine Dreyfus fut exilé pendant quatre années sur l'île du Diable.

Lors de sa visite aux départements français d'outre-mer en mars 1964, le général de Gaulle, alors Président de la République, vint passer trois jours en Guyane, acclamé par une foule en liesse. Sur la place des Palmistes, à Cayenne, il déclara: "La France fera son destin avec la Guyane. Nous avons à faire ici une grande œuvre".



Quelques années plus tard, le Centre Spatial Guyanais (CSG) était créé et devenait officiellement en 1968 la base de lancement du Centre National d'Etudes Spatiales (CNES). La situation de Kourou, toute proche de l'équateur (5°3 de latitude

nord), était très bien adaptée aux opérations de préparation et de lancement de véhicules spatiaux, et sa position géographique était optimale pour la mise sur orbite de satellites géostationnaires. Après le premier tir d'une fusée Diamant en 1970, auquel j'ai eu l'honneur et le plaisir d'assister, les Agences Spatiales Européennes décidèrent d'utiliser le site de Kourou pour le lancement des fusées Europa. Depuis 1975, le Centre Spatial Guyanais a construit plusieurs Ensembles de Lancement Ariane pour la réalisation des programmes de lancement des fusées Ariane 1, 2, 3, 4 et 5.

Les effets induits par l'implantation du CNES en Guyane ont été très sensibles à tous les niveaux et dans tous les secteurs. La ville de Kourou qui était autrefois et jusqu'en 1964 une petite bourgade de cinq cents habitants, avec ses maisons de bois, son maire et son conseil municipal, son gendarme, son ancien bagnard, son curé et son instituteur, ses quelques bistrotts où l'on dégustait le fameux p'tit punch au Cœur de Chauffe (rhum guyanais), a vu pousser à quelques encablures de son périmètre une ville en béton, des portiques, des rampes de lancement, un paysage lunaire. Cette savane marécageuse de plusieurs centaines de km<sup>2</sup> où j'allais chasser le caïman ou l'iguane parmi les palétuviers, a fait place à des routes bitumées, à de vastes étendues de gazon, à des aires de stationnement.

Pour ce qui concerne le domaine de l'Administration des Postes et Télécommunications, la petite recette-distribution a été transformée en Recette de plein exercice de 1ère classe et fonctionne de nos jours en Etablissement de classe exceptionnelle. Pour faire face à l'augmentation du trafic téléphonique, il a fallu couler un câble sous-marin à fibres optiques dans la rivière Kourou; et c'est le vieux bac de Kourou qui servit de navire-câblé et qui permit à une équipe d'ingénieurs et de techniciens venus de métropole de réaliser cette opération de grande envergure. Aujourd'hui, ce vieux bac rongé par la rouille a pris sa retraite et dort paisiblement sur la vase d'une berge de la rivière Kourou en regardant les véhicules passer sur le pont immense qui enjambe cette voie d'eau.

## Au cœur de la jungle guyanaise

Responsable de l'exploitation postale, intéressé au plus haut degré par tout ce qui concernait l'implantation des établissements postaux et leur fonctionnement, par les conditions d'acheminement du courrier et par la sécurité de la Poste, je bénéficiais de la confiance absolue et presque fraternelle de mon chef de service Robert L. qui, comme moi, était partisan de la polyvalence postale en milieu rural, et m'avait donné "carte blanche" pour mener à bien mon travail de postier. Ainsi, pour vérifier et redresser la comptabilité du bureau de Poste de Régina (bourgade de 500 âmes environ, située sur la rive Approuague, à une heure et demie de vol aérien au sud-est de Cayenne), j'ai dû combiner deux opérations postales: la visite du bureau de Régina et la création d'une agence postale à Sophie, située en plein centre de la Guyane, à 3 heures 45 de vol du chef-lieu. Comme la compagnie aérienne S.A.T.G.A (Société aérienne de transports Guyane-Antilles) n'effectuait qu'un vol Cayenne-Régina le jeudi et un vol Cayenne-Sophie et retour le lundi, j'ai réussi à négocier avec cette compagnie une modification provisoire sur deux de ses vols afin que je puisse faire une escale de deux à trois jours seulement dans chaque localité, sur un parcours aérien Cayenne-Sophie-Régina-Cayenne. C'est ainsi que j'ai connu une mésaventure avec les vampires de Régina.

Dans la jungle guyanaise, il y a beaucoup de vampires, grosses chauve-souris tropicales qui viennent vous mordre généralement aux pieds et sucent votre sang. Ces mammifères ont dans leur salive une substance anticoagulante et lorsque ces animaux sont repus, ils vous abandonnent et votre plaie continue à saigner; c'est la raison pour laquelle il est conseillé de dormir en brousse avec une petite lumière (lampe-tempête à pétrole par exemple).

La première nuit, après avoir dîné avec le receveur des Postes et sa femme, je suis allé me coucher; pour ne pas souffrir de la chaleur, j'ai laissé la fenêtre ouverte. Les deux chats qui avaient l'habitude de dormir dans ma chambre se sont installés au pied de mon lit sur la couverture que m'avaient laissée mes hôtes. Vers deux ou trois heures du matin, j'ai senti que mes pieds étaient très humides et, pensant que les chats s'étaient oubliés sur mon lit, j'ai allumé ma torche électrique et j'ai constaté que mes pieds étaient en sang. Point de chat, ils avaient rejoint leurs maîtres. Aussitôt prévenus, le receveur et sa femme m'ont soigné et j'ai pu me rendormir avec une lampe, mais en me couvrant des pieds à la tête. Cette mésaventure m'a servi d'expérience, car plus tard, chaque fois que je dormais dans la forêt, je n'oubliais pas d'avoir à proximité de mon hamac une petite lampe à pétrole. Cela ne m'a pas empêché de vérifier le bureau de Régina et de redresser sa comptabilité.

## Chasse au caïman

Dans les années soixante, une société métropolitaine est venue s'installer à Sophie pour extraire de l'or d'une colline aurifère. C'est une petite bourgade d'une centaine d'habitants, dont deux gendarmes chargés d'administrer ce cercle municipal, un curé, un fonctionnaire des services météorologiques, une cinquantaine de créoles guyanais, quelques Brésiliens et Saramacas qui travaillaient à l'usine aurifère, trois ingénieurs et le responsable de la société, tous les quatre métropolitains. Sur les flancs de cette colline étaient construites de très agréables maisons en bois qui faisaient penser à des chalets de montagnes.

Pendant mon court séjour à Sophie, je fus amené à créer une agence postale dont la gérance fut confiée à l'épouse d'un gendarme; les attributions de cet établissement se limitaient à des opérations postales élémentaires telles que la distribution du courrier en provenance du bureau d'attache de Cayenne R.P. tous les jeudis, le dépôt, l'enregistrement, la distribution des objets chargés ou recommandés, l'émission et le paiement des mandats, l'ouverture, la formation et l'expédition des dépêches postales... L'agence n'était ouverte qu'une heure par jour, ce qui était quand même largement suffisant. La création de cet agence fut salué par tous les habitants de Sophie comme un cadeau du ciel.

Si Sophie offrait peu d'intérêt touristique, cette mission m'a permis de me faire quelques amis orpailleurs qui m'ont appris les secrets de la jungle primaire et m'ont initié aux pratiques de la chasse en forêt vierge.

Le soir, après 22 heures, nous remontions le bras du fleuve de la Mana en direction du saut Ananas pour aller chasser le caïman. Les sauts sont des rapides provoqués par des roches souvent invisibles transformant le cours du fleuve en un rapide particulièrement dangereux. Les Saramacas, les Boshes et les Bonis connaissent parfaitement les cours d'eau et sont réputés d'excellents piroguiers auxquels il faut faire confiance. Le plus souvent, pour traverser ces sauts, il faut vider les pirogues en amont pour les pousser au-dessus des roches

souvent à dos d'hommes et reprendre la navigation en aval.

Je suis à l'avant de la pirogue, prêt à allumer ma torche électrique frontale lorsque le piroguier m'en donnera l'autorisation; celui-ci, sans faire le moindre bruit, fait avancer la pirogue tout doucement près de la berge en rasant les palétuviers dont les troncs et les racines sortent de la vase; il enfonce délicatement sa pagaie dans l'eau sans à-coup et me fit signe de me tenir prêt; j'allume ma torche frontale et dans le faisceau de lumière, j'aperçois deux points lumineux rouges: ce sont les yeux du caïman. Je fais un signe de la main à mon ami piroguier pour lui dire d'avancer encore et quand je suis à une bonne distance de tir, je vise et je tire; la balle de plomb de mon fusil fait mouche et la bête se débat dans un tourbillon d'eau et de vase. On s'approche immédiatement et on essaie de saisir le caïman de préférence par une patte, de le jeter dans la pirogue et lui donner un coup de grâce avec un sabre d'abattis.

### **Erreur! Argument de commutateur inconnu.**

De retour au camp, la femme du piroguier coupe la queue du caïman, lui enlève ses grosses écailles et prépare une fricassée bien pimentée qu'on déguste avec du couac (farine de manioc). Nous sommes une douzaine à participer à ce festin car le directeur de l'exploitation aurifère, ses collaborateurs, les gendarmes et le curé se sont joints à nous. Bien entendu, un p'tit punch au rhum guyanais "Cœur de Chauffe" agrémenté d'un zeste de citron vert nous met dans une ambiance conviviale de rires et de chants. Et la soirée se termine très tard dans la nuit qui est très fraîche, car à Sophie le soir la température tombe à 16° et la couverture est de rigueur. Heureusement que le punch nous a quelque peu réchauffés.

Séjour très agréable à Sophie, ce petit coin du centre de la Guyane qui fait penser à un petit village de la Haute-Savoie avec ses chalets de montagne construits sur le flanc d'une colline.

Je pense souvent à la Guyane, où j'ai passé une dizaine d'années et où j'ai trouvé un cadre de vie similaire à celui que j'ai connu dans mon enfance et

mon adolescence en Indochine. J'y ai retrouvé mes paysages familiers, des étangs bordés de cocotiers. Certaines rivières et quelques fleuves guyanais me faisaient penser à des arroyos ou des bras du Mékong. Beaucoup d'éléments de la faune et de la flore ne m'étaient pas inconnus, quand je chassais dans la savane guyanaise, je me retrouvais, enfant, aux côtés de mon père qui chassait dans la plaine de La-Ngà, près de Bao-Lôc, sur le plateau du Langbian. Quand je m'enfonçais dans la jungle près d'Iracoubo et d'Organabo, me traçant un chemin au sabre d'abattis, il me semblait faire un retour d'une vingtaine d'années en arrière et marcher derrière mon père dans la forêt de Buôn-Ma-Thuôt. Seules les populations étaient différentes, à l'exception toutefois de quelques Asiatiques: des Chinois commerçants à Cayenne et des Hmongs venus du Laos, qui pratiquent des cultures maraîchères à Cacao, les mêmes qui poussent au Vietnam. Les vêtements et les coiffes des femmes Hmongs sont les mêmes que celles que je vois près de Dalat ou dans les villages de Hoà Binh, dans le Nord du Vietnam.

Alors, pour meubler mes longues soirées d'hiver dans la Creuse profonde, quand la température est descendue au-dessous de 0° et que le jardin est recouvert de neige, je me plais à regarder mes albums de photographies, à naviguer par la pensée sur les eaux paisibles de la Baie d'Halong, ou sur le fleuve tumultueux du Maroni, à regarder mon père chasser le cerf des Hauts-



Plateaux ou à penser aux chasses de nuit que je faisais à Iracoubo, à Organabo, à Mana ou à Saut-Sabbat. Parfois, en regardant la photo d'un satellite Ariane muni de ses deux propulseurs, de ses trois étages et de sa coiffe, il me semble me retrouver dans la salle Jupiter des opérations de lancement et d'entendre le compte à rebours qui précède le départ de la fusée, dans un vacarme épouvantable: "4... 3... 2...1... zéro".

Adieu, mon doux rêve, mais... à bientôt, beaux souvenirs inoubliables qui ont enrichi ma vie, qui

remplissent mon cœur d'émotion et dans lesquels, souvent, j'aime me réfugier pour tromper ma solitude lorsque celle-ci est lourde à supporter.

Comme le disait le célèbre philosophe Kant, "l'homme est toujours prisonnier de son passé". N'est-ce pas?

**Christian Passagne** (promo 1948)